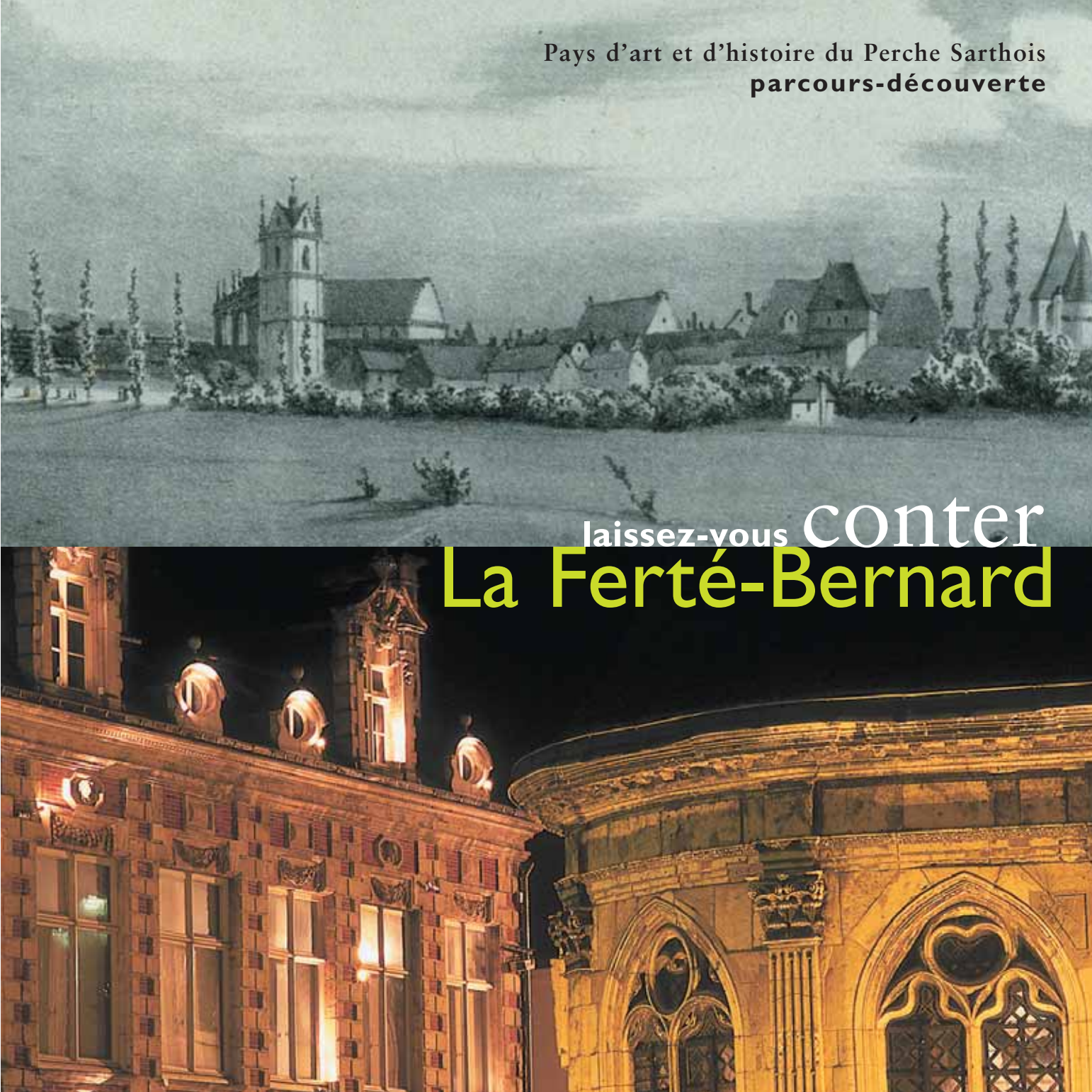


Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois
parcours-découverte

laissez-vous conter
La Ferté-Bernard



La forme de la ville

La Ferté-Bernard est intimement liée à l’Huisne. Cette rivière, axe de passage ancien entre le bassin parisien et l’ouest, est le point d’ancrage de la ville au XI^e siècle.

Une fondation ex-nihilo au XI^e siècle

Un site défensif peu propice à l’urbanisation

La naissance de la ville résulte de la création d’un site défensif, au sein de la vallée marécageuse de l’Huisne et à proximité d’un carrefour de voies anciennes, dans le cadre des luttes féodales entre seigneurs du Maine et du Perche au XI^e siècle. En effet, Avesgaud, évêque du Mans et fils du Comte du Perche, fonde pour conforter ses possessions familiales, vers 1027, une forteresse (*firmitas*) sur le territoire de la paroisse de

Cherré, judicieusement placée à l’embranchement de deux bras de l’Huisne. La rivière, divisée en plusieurs canaux servant de douves, joue un rôle primordial dans la défense naturelle du site. La forteresse comprend alors une **cour** où se trouvent la résidence seigneuriale et des constructions militaires et une **basse-cour** dévolue à l’origine aux fonctions domestiques et religieuses, séparées par le bras d’eau du Pavillon. L’ensemble forme un quadrilatère irrégulier de près de 450 m de long, entièrement entouré d’eau. La communi-

cation vers l’extérieur s’effectue par deux portes. L’une, à l’Ouest, la **porte Saint-Julien**, axée sur la chaussée de Saint-Antoine, débouche sur le plateau de Bonnétable et au-delà vers Mamers ; l’autre, à l’est, la **porte Saint-Barthélémy**, ouvre sur le coteau où se croisent l’axe ancien reliant le Mans à Paris et un autre joignant la Normandie et la Touraine. Création militaire sur un site facile à défendre, le château n’a pas alors vocation à abriter une agglomération. Néanmoins, la ville se développe peu à peu dans la basse-cour.

Au cœur de la fortification, naissance de la ville médiévale

La forteresse, reprise après la mort d’Avesgaud par le comte du Maine, échoit ensuite aux mains de la famille des Bernard. Cette première dynastie de seigneurs la conserve de la fin du XI^e à la fin du XIV^e siècle. Le patronyme des Bernard associé au dérivé de *firmitate*, en français Ferté, a donné son nom à la ville. La seigneurie, devenue baronnie, passe ensuite dans le domaine de la maison d’Anjou ; elle appartient un temps à Louis XI (1481-1483), puis, pendant

tout le XVI^e siècle, à l’importante famille des Ducs de Guise. Le souvenir du château a laissé durablement son empreinte dans la ville, par son plan et ses contours qui perdurent jusqu’au XIX^e siècle. Sur le coteau, plus salubre que le fond de vallée, le long de la voie ancienne vers Paris, le **quartier Saint-Barthélémy** (actuellement Place Ledru-Rollin) existe peut-être avant la construction du château. Dans le courant du XII^e siècle, la basse-cour est urbanisée le long de l’unique axe reliant les deux portes. Ce lotissement de

l’espace limité par l’enceinte donne lieu à un parcellaire laniéré, caractéristique des villes closes du Moyen-Age, imposant des maisons étroites, développées en hauteur et en profondeur. Entre les deux agglomérations un nouveau quartier, le Bourgneuf, apparaît dans le courant du XIII^e siècle. Cette urbanisation est liée à l’apparition d’une bourgeoisie ambitieuse, affranchie de certaines taxes seigneuriales, et suffisamment puissante pour obtenir, en 1366, l’érection de la chapelle Notre-Dame en église paroissiale.

L’essor de la ville après la guerre de Cent Ans

Ce n’est pourtant qu’un siècle plus tard, au sortir de la guerre de Cent Ans, que La Ferté-Bernard acquiert sa physionomie urbaine. Profitant tout à la fois de sa position stratégique fermant l’un des accès à Paris, de la croissance économique marquant la première moitié du XVI^e siècle et de la présence à la tête de la seigneurie des ducs de Guise, c’est alors une ville en plein essor qui reconstruit ses équipements publics, ses maisons bourgeoises et nourrit



Plan cadastral de La Ferté-Bernard, 1826. Le site du château est isolé, par la rivière, de la ville au nord et de la campagne à l’ouest.



Boulevard d’artillerie devant l’entrée du château, depuis la place de La Lice. Dessin anonyme, 1760.



Sceau de la famille des Bernard, vitrail de la chapelle Saint-Lyphard, détail, 1990. Imaginé par Denis Béalet et réalisé par Didier Alliou / Vitrail France.



Vue du château et de la chapelle Saint-Lyphard depuis le clocher de Notre-Dame-des-Marais.



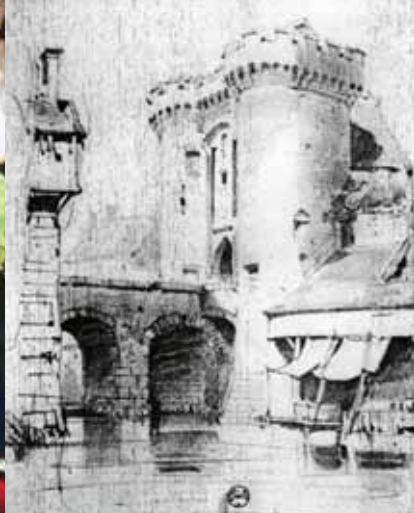
L’entrée du château au début du XIX^e siècle. Au premier plan la tour-porche, à gauche la chapelle Saint-Lyphard, à droite la tour du Trésor. Peinture sous verre, mairie de La Ferté-Bernard.



Le moulin à foulon, début XX^e siècle, actuellement reconverti en maison de retraite.



Eglise Notre-Dame-des-Marais, vitrail de l'Ecce Homo offert par la famille Heullant, détail des donateurs, bas-côté sud du choeur, vers 1540 et XIX^e siècle.



Vue hypothétique de la porte Saint-Barthélémy détruite vers 1835, estampe.



La place Saint-Julien au début du XX^e siècle.



L'ancien couvent des Filles de Notre-Dame depuis la rue du Pré Belard.

des ambitions parfaitement lisibles dans l'exceptionnel chantier de **l'église Notre-Dame-des-Marais**. Les travaux sont dirigés par des notables réunis au sein du conseil de ville. La population vit alors principalement de la transformation et de la commercialisation des produits agricoles. Plusieurs moulins sont installés sur les canaux, comme le moulin à tan utilisant le tanin pour la transformation des peaux ou le moulin à foulon exploité pour apprêter les étoffes.

L'adaptation de l'enceinte
Primitivement constituée de talus de terre et de palissades de bois renforçant la protection offerte par la rivière, l'enceinte est probablement reconstruite en pierre dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Elle conserve son tracé primitif tout en incluant le Bourgneuf. Après les dégradations de la Guerre de Cent Ans, une nouvelle reconstruction de la fortification a lieu vers 1450-1490, elle est alors adaptée à l'artillerie apparue au cours du conflit. Les deux

portes Saint-Barthélémy et surtout **Saint-Julien**, seule conservée, présentent le même souci d'adaptation au canon. L'enceinte est renforcée une dernière fois en 1589-90 dans le contexte des Guerres de Religion. La ville haute est également munie d'une enceinte dont la datation, le tracé et la forme restent hypothétiques. Trois portes y sont mentionnées, sur l'axe reliant Paris au Mans et sur la route d'Orléans à l'Est.

Le développement des faubourgs
A l'extérieur de l'enceinte, aux abords des deux portes d'accès à la ville, deux lieux de marché existent dès le XIII^e siècle sur des places triangulaires. Autour se développent des faubourgs, d'abord spontanément, puis au XVI^e siècle à l'initiative des seigneurs locaux ou grands propriétaires religieux soucieux de valoriser leurs terres. A l'ouest, le faubourg Saint-Julien se forme à proximité de **l'hôtel-Dieu** mentionné dès 1234, le long de la chaussée venant de **Saint-Antoine-de-Rochefort**.

Constitué de maisons à pans-de-bois incendiées au cours du siège de 1590, il est agrandi vers le nord avec la création en 1585 de cinq loties séparées par des canaux. A l'est, le long de la route du Mans, le **champ de la Cougère** est divisé en six carrés en 1534, et complété en 1555 avec la création de douze lots de forme allongée, desservis et limités par des allées descendant du pré Belard, et formant le **faubourg des Guillotières**. Ainsi la population de la ville est portée à 1000 habitants environ.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles : une ville à l'étroit

L'implantation des couvents à la périphérie de la ville
Après cette période de croissance urbaine, le XVII^e siècle est surtout marqué par le confinement de la ville à l'intérieur de ses murs. La ville est construite essentiellement en pan-de-bois ; or la densification progressive du bâti facilite la propagation des incendies. Outre la destruction des faubourgs Saint-Julien et Saint-Barthélemy lors du siège de 1590, le Bourgneuf est

ravagé en 1624 et reconstruit en pierre, ce qui explique la relative rareté des maisons en colombage dans la ville ancienne. La bourgeoisie construit peu, elle préfère résider dans ses domaines ruraux des paroisses environnantes ou dans des villes plus importantes comme Le Mans ou Paris. Toutefois, des ordres religieux, privilégiant une implantation urbaine, s'installent dans les faubourgs, les **Recollets** en 1602 à l'est de la route du Mans, les **Filles de Notre-Dame** à l'ouest en 1631-

1636 dans le faubourg des Guillotières. Les bâtiments des Filles de Notre-Dame, partiellement conservés, ne sont cependant édifiés qu'à la fin du XVII^e siècle. Enfin, après la fin des Guerres de Religion, l'enceinte est de plus en plus perçue comme inutile et contraignante. En transférant sa propriété à la municipalité, l'édit royal de 1696 permet enfin à la ville de se libérer définitivement de son carcan défensif médiéval.



Vue de l'Huisne et du front est de la fortification depuis le pont de la rue Denfert Rochereau. A l'arrière-plan, la tour Lepelletier et les Grands Moulins.

Le Petit Mail, première moitié du XX^e siècle.

La gare de La Ferté-Bernard, construite en 1854, aménagement urbain 2006.

La gare de tramway, avenue de La République, dans la première moitié du XX^e siècle. Détruite en 1949, elle est remplacée par un jardin public dans les années 1950, complété d'une piscine découverte en 1961.

La ville sort de ses murs

Dans ce contexte, l'enceinte est peu à peu démantelée, les tours sont vendues à des propriétaires qui les utilisent comme pavillons de jardin, ou bien les arasent pour accéder plus facilement à la rivière. L'enceinte disparaît progressivement, laissant des vestiges souvent très remaniés et peu lisibles. La **tour Lepelletier**, visible des ponts des rues Denfert-Rochereau et Bourgneuf est l'un des éléments les mieux conservés. Au XVIII^e

siècle, à l'ouest, le grand dos d'âne est converti en promenade publique et dépotoir, tandis que de part et d'autre du front nord de l'église, des mails sont plantés d'arbres. Toutefois, les portes, lieux de perception de l'octroi*, résistent jusqu'à la fin de l'Ancien Régime à la pression urbaine. Dans la ville haute, les portes du Mans et de Paris sont détruites en 1773 lors de la création de la route royale et de celle en direction d'Orléans vers

1822-23. La porte Saint-Barthélémy disparaît vers 1835-36 pour l'élargissement de la route vers Mamers, et la décision finale de reporter le tracé au nord de la ville épargne finalement la Porte Saint-Julien vouée au même sort. L'amélioration des voies de communication, favorisée par l'essor démographique, accélère le développement de la ville au XIX^e siècle.

Une époque de transition

Extensions et annexions au XIX^e siècle

Après l'échec du projet de route de Mamers par l'intérieur de la ville, un nouveau tracé entraîne dans les années 1860 la création de la Rue Denfert-Rochereau, rejoignant la chaussée de Saint-Antoine sur la place Saint-Julien. Le long de cet axe, de nouvelles maisons sont construites autour de la place de la République créée au nord de l'église au milieu du XIX^e siècle. Sur le territoire de la commune de Saint-Antoine-de-Rochefort, la création de la **gare** en 1854 sur le tracé de la ligne Paris-

Brest entraîne le développement des échanges avec la ville de La Ferté et facilite l'industrialisation de la ville. Celle-ci comptera notamment deux fonderies, une cartonnerie et une filature de toile, au début du XX^e siècle. L'ancienne chaussée de Saint-Antoine devenue insuffisante est alors doublée de l'avenue de la République. L'urbanisation croissante entraîne le rattachement à La Ferté-Bernard de Saint-Antoine et d'une partie de Cherreau et Cherré en 1889. Cette étape est importante dans l'essor de la

ville, sa population augmente de plus de 1500 habitants, passant ainsi à plus de 5000. Mais surtout, la ville se dote ainsi d'un territoire agricole qui lui faisait défaut jusque là, dans la vallée et sur le plateau de Bonnétable.

L'ère Georges Desnos, politique sociale et modernisation de la ville
Au début du XX^e siècle, l'amélioration des transports se poursuit par la création de lignes de chemin de fer d'intérêt local. Aussi, une **gare de tramways** (à l'emplacement de

l'actuelle piscine découverte) est construite par l'architecte Louis Harel de la Noë en 1898. Elle relie La Ferté-Bernard et la campagne environnante : à Mamers, au nord-ouest, via La Détourbe près de Dehault, et à Montmirail, au sud-est, en 1916. Non rentable, le trafic du tramway s'arrête dès 1933 vers Montmirail et en 1947 vers Mamers. Georges Desnos, maire de 1910 à 1941, mène une politique globale visant à moderniser et à développer la ville tout en améliorant les conditions de vie des classes populaires.

Constitué de ruelles et de passages densément bâtis de maisons anciennes souvent en mauvais état, le centre ville, soumis régulièrement aux inondations, est alors insalubre. Georges Desnos fait créer l'avenue du Nord, qui porte aujourd'hui son nom, pour barrer la vallée et lutter contre les inondations. Ce projet offre du travail aux indigents et permet de créer de nouveaux quartiers. Pour ce faire, il fonde l'office public d'habitations à bon marché (H.B.M.), à l'origine du lotissement de la



Vue générale de La Ferté-Bernard depuis la route du Mans, au début du XX^e siècle. Au premier plan, la ferme de La Fontaine désormais insérée dans la ville.



Buste de Georges Desnos (1871-1944) par D. Ledoux-Lebard, modèle en plâtre peint, mairie de La Ferté-Bernard. Le bronze se trouve dans le jardin public, avenue de La République.



Entreprise Souriau, bâtiment d'accueil, rue Robert Surmont, début des années 1960.



Parc d'activités du Couëtier, 2000.



Parc d'activités des Ajeux, créé en 1992, aménagement paysager Pascale Hannetel, 1997.

rue Robert Surmont notamment. L'amélioration des équipements publics est également notable par l'électrification, l'arrivée de l'eau potable, la création des **abattoirs** et d'importants travaux de voirie. Le centre ville est réaménagé au profit de rues mieux aérées et de bâtiments neufs comme le **marché couvert** en béton armé, qui remplace “les taudis” de la rue Delaborde (qualifié comme tels par George Desnos) avant d'être détruit à son tour en 2007.

La Ferté-Bernard depuis 1950, un développement sans précédent

Les “trente glorieuses” : de l'économie agricole au développement industriel

La ville se développe surtout dans la seconde moitié du XX^e siècle grâce à plusieurs facteurs concomitants. En effet, elle bénéficie d'une situation géographique stratégique entre Paris et l'Ouest de la France, d'espace et d'une main-d'œuvre disponible en raison de l'exode rural ; celle-ci est encore peu qualifiée au sortir de la guerre, mais travailleuse et “docile”.

Ces conditions, conjuguées aux incitations de l'Etat et à une politique volontariste de la commune, concourent à une nouvelle industrialisation de la ville à partir des années 1960. Ainsi, l'entreprise de connectique **Souriau** s'implante à La Ferté-Bernard dans le cadre de la politique de décentralisation industrielle en 1961. En outre, la tradition d'élevage de la vallée de l'Huisne favorise le développement de l'industrie agroalimentaire avec la création de la Socopa en 1956 comprenant un abattoir et une

boucherie industrielle. La création d'emplois génère des besoins en matière de logement et d'infrastructures de transport. Les projets d'équipements collectifs se multiplient et transforment peu à peu la physionomie de ce paisible chef lieu de canton rural. La création de l'autoroute A11 entre Paris et Le Mans et l'ouverture d'un échangeur à proximité de la ville au milieu des années 1970 confortent cette évolution. Néanmoins, dans la seconde moitié du XX^e siècle, la ville s'étend principalement dans la vallée,

notamment au sud où l'avenue du Général de Gaulle est percée dans les années 1960 dans le cadre de l'urbanisation du **Pré du Château**. Parallèlement, la ville évolue au nord-ouest avec la création des H.L.M. du Gaillon, et à l'est avec ceux de la rue d'Orléans associés dans les années 1970 aux lotissements de l'avenue Pierre Brulé et du quartier de l'Argenterie. En moins de trente ans, ce développement entraîne le doublement de la population qui passe de 5442 habitants en 1954 à 9614 en 1982.

La ville aujourd'hui

Bien pourvue en équipements de base, la ville de La Ferté se lance, au tournant des années 1980-90, dans une politique de création d'équipements culturels, touristiques et sportifs afin de renforcer la qualité de son cadre de vie. Son développement spatial s'oriente vers le sud de la vallée avec la réalisation d'une vaste base de loisirs en 1989 reliée à la ville par des installations sportives et **le complexe culturel Athéna**. Depuis le début des années 2000, l'attractivité de La Ferté-Bernard permet la création de

lotissements périphériques et de nouvelles zones industrielles à proximité de la route du Mans dans l'ancienne **prairie des Ajeux**, route de Mamers, et à la sortie de l'autoroute où se développe actuellement la plateforme logistique du Couëtier. L'extension périphérique de La Ferté-Bernard fait l'objet d'un contournement progressif de l'agglomération dont le premier tronçon reliant la route du Mans à la route de Mamers est ouvert en 2005. Il devrait se prolonger en 2010 jusqu'à la route de Saint-Calais (D1) au

niveau de l'accès à l'autoroute. Longtemps enfermée dans ses murs, La Ferté-Bernard est désormais une petite ville ouverte sur l'extérieur. Son dynamisme soutenu par l'Etat, la Région et le Département s'inscrit dans une démarche intercommunale de projets en lien avec la Communauté de Communes de l'Huisne Sarthoise et le Pays du Perche Sarthois.

Le centre ancien, d'un lieu à l'autre

Promenade de 1,5 km / 45 mn environ



Vue de La Ferté-Bernard depuis le nord-ouest au début du XIX^e siècle. Lithographie de Saint-Elme-Champ, 1826.



La chapelle Saint-Lyphard, restaurée dans les années 1980 après son rachat par la ville et sa protection au titre des Monuments Historiques en 1981.



Maisons anciennes entre le bras de rivière du Pavillon et la rue Delaborde, détruites progressivement à partir de l'entre-deux guerres.



Portrait du Duc d'Orléans, fondateur de l'oratoire. Vitrail de la chapelle Saint-Lyphard, 1990. Imaginé par Denis Béalet et réalisé par Didier Alliou / Vitrail France.



La porte Saint-Julien, avant le remplacement du linteau en bois du passage par un arc en pierre dans le troisième quart du XIX^e siècle, par J. Jacottet, lithographie Lemerrier.



Maison de la famille Paumier-Mauger, construite en 1906, actuellement Espace Jeunesse.

Le site du château et la chapelle Saint-Lyphard

La structure générale du *castellum** fondé au XI^e siècle par Avesgaud est conservée. La forteresse qui comprend à l'origine une motte, butte de terre artificielle portant la tour maîtresse, dite tour du Trésor, est placée au centre d'une enceinte totalement entourée d'eau, sur laquelle s'appuient les principaux bâtiments. Une **tour-porche** met en communication par l'intermédiaire des lices*, dont la place actuelle

conserve le nom, le château et la ville située dans l'ancienne basse-cour. Partiellement détruit en 1392 sur ordre du roi Charles VI, suite à la tentative d'assassinat d'Olivier de Clisson, connétable de France par Pierre de Craon, seigneur de La Ferté, le château est alors confié à Louis 1^{er} d'Orléans, frère du roi. Les reconstructions partielles du **logis** et de la **chapelle Saint-Lyphard** lui sont attribuées. La fortification est renforcée à partir des années 1470 par la

création de boulevards* d'artillerie le long des canaux et sur l'arrière du logis où ils existent toujours. La tour-porche et la tour du Trésor sont détruites lors de travaux d'urbanisme vers 1830-1850 pour le percement de la rue Alfred Marchand. Le logis seigneurial en fond de cour, amputé de son aile en retour, remonte en partie à la fin du XV^e siècle ; il est agrandi au XVII^e siècle, la galerie extérieure en témoigne.

Aux XIX^e-XX^e siècles, l'édifice est amputé de son aile en retour le long du canal et fortement remanié. La restauration de la chapelle Saint-Lyphard, dans les années 1980 après son rachat par la ville, a permis de mettre au jour une ouverture de forme romane permettant de faire remonter sa construction à la fin du XII^e ou au début du XIII^e siècle, peut-être après l'urbanisation de la basse-cour. Son volume initial est complété à la fin du XIV^e siècle d'un petit oratoire* de style gothique.

En rejoignant la **porte Saint-Julien** par la rue Florant, à proximité immédiate de l'embarcadère, vous pourrez voir les restes de **l'enceinte urbaine** reconstruite après la guerre de Cent Ans, vers 1450-1480. Les vestiges conservés, peu nombreux, montrent une courtine* peu élevée, primitivement surmontée d'un parapet crénelé, et probablement renforcée de terre à l'arrière. La canonnière* bouchée, visible à l'extrémité du mur, montre l'effort d'adaptation du système

défensif à l'artillerie alors en plein développement. L'enceinte est protégée par un dos d'âne, fort talus de terre dont la rue Florant emprunte le tracé. La vaste **maison** voisine, **de style néo-régionaliste**, est édifiée en 1906 à l'emplacement approximatif de la motte. Elle contraste avec les maisons alentour par son toit pentu et débordant, ses couleurs et son décor aux motifs végétaux courbes d'inspiration Art Nouveau*, très en vogue au début du XX^e siècle.

La Porte Saint-Julien

Mentionnée pour la première fois en 1476, cette porte existe probablement dès l'origine de la fortification. L'édifice actuel est reconstruit, en même temps que l'enceinte vers 1480. Formée d'un corps de bâtiment carré traversé par deux passages charretier et piétonnier fermés de ponts-levis, herse* et portes dont les ancrages demeurent visibles, elle est défendue par deux grosses tours surmontées d'un chemin de ronde* à créneaux* et mâchicoulis*.



La porte Saint-Julien depuis la rue d'Huisne, premier tiers du XX^e siècle.



La porte Saint-Julien, détail des mâchicoulis et la tour-clocher de l'église Note-Dame-des-Marais.



Rue d'Huisne, façade de maison, deuxième quart du XVI^e siècle (détruite). Cliché Félix Martin-Sabon, antérieur à 1897.



Rue d'Huisne, accès à la cour de La Chaussumerie, grotesque.



Façade sur rue de l'hôtel Courtin de Torsay avant la création des lucarnes dans les années 1870, dessin.

Plusieurs ouvertures de tirs marquant l’adaptation de la défense à l’artillerie sont visibles.

Ouvrage militaire, la Porte Saint-Julien possède aussi une fonction ostentatoire et juridique, comme lieu de perception de l’octroi* : sa monumentalité et son décor expriment l’importance que se donne alors la cité. Ce rôle se trouve renforcé par l’abandon de sa vocation militaire après le siège de la ville en 1590 et son

affectation comme **hôtel de ville** de 1703 à 1907. Les aménagements intérieurs sont modifiés et de nouvelles ouvertures créées. Dans les années 1870, pour faciliter l’accès à l’étage, une tourelle d’escalier est ajoutée par l’architecte Darcy. Parallèlement, plusieurs campagnes de travaux extérieurs transforment l’accès à la ville : création d’un pont fixe, modification du passage dont le sol est surélevé et remplacement du plafond en

bois par une voûte en pierre. Principal vestige de la fortification urbaine, la **porte Saint-Julien**, protégée au titre des Monuments Historiques depuis 1875, symbolise, plus que tout autre monument, la ville de La Ferté auprès des Sarthois. Elle marque aussi la limite entre le centre historique et les extensions des XIX^e et XX^e siècles de la ville.

L’axe fondateur de la ville : la rue d’Huisne et la rue Carnot

En passant sous la porte Saint-Julien, vous empruntez l’axe de communication le plus ancien. Développé au Moyen Age, il permet la traversée de la ville depuis les routes de Mamers et Bonnétable par l’intermédiaire de la chaussée de Saint-Antoine, vers la route du Mans par la rue Bourgneuf et la **porte Saint-Barthélémy**. De part et d’autre de la Rue d’Huisne et, plus loin, de la Rue Carnot, quelques maisons étroites révèlent

l’emprise du parcellaire médiéval. Les plus anciennes, de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle, adoptent souvent une formule composée d’un corps de logis sur rue, desservi à l’arrière par une tour d’escalier et traversé par un passage latéral donnant sur une cour où se trouve un second logis en fond de parcelle relié au bâtiment précédent par une galerie. Ces constructions mêlant pans-de-bois et maçonneries de moellons

enduits sont remaniées au fil du temps ; cependant les transformations touchent principalement les façades sur rue, aussi les élévations postérieures assez bien conservées sont visibles depuis **le Petit Mail**. La **maison** située **au n°31** est caractéristique de ce modèle.

Malgré la densité de la construction, le bâti n’a pas colonisé tout l’espace à l’arrière de la rue ; quelques passages

subsistent comme celui de la **Cour de la Chaussumerie** signalée par un personnage sculpté supposé porter un sac de chaux sur l’épaule en guise d’enseigne commerciale. Ces espaces sont peu à peu reliés par des passerelles à l’extérieur de la ville, à partir de la création des mails* plantés d’arbres au XVIII^e siècle.

L’hôtel Courtin de Torsay, 50 Rue d’Huisne

Cette vaste demeure est l’un des rares exemples fertois d’hôtel particulier* de la fin du XVII^e siècle. Probablement construit pour la famille Courtin, famille de magistrat au parlement de Paris, son plan, développé en largeur, contraste avec celui des maisons édifiées sur des parcelles étroites. De même, son élévation est beaucoup plus régulière que celle des maisons antérieures, sa façade se compose de grandes ouvertures alignées et soulignées par l’emploi d’un appareil mixte en



Hôtel Courtin de Torsay, pièce postérieure droite, détail de la peinture allégorique du plafond, XVII^e et XIX^e siècles.

Façade sur rue de l'Hôtel Courtin de Torsay et sacristie de l'église Notre-Dame-des-Marais, anciennement chapelle funéraire de Marie de Vabre, construite vers 1616-1624.

Eglise Notre-Dame-des-Marais, élévation sud, par P. Manguin, 1847.

Eglise Notre-Dame-des-Marais, voûte du chœur, terminée vers 1596.

Eglise Notre-Dame-des-Marais, détail du garde-corps de l'élévation droite de la chapelle axiale, vers 1535.

briques et en pierres ; l'ensemble est couvert de deux toits brisés plus facilement aménageables que les hautes toitures. Néanmoins, la modernité de cette maison réside surtout dans son passage latéral à porte cochère. Créé au XVII^e siècle pour permettre l'accès des voitures à chevaux aux écuries situées à l'origine en fond de parcelle, il témoigne du statut de notable du propriétaire de cette résidence. Des deux ailes

construites postérieurement sur l'arrière du bâtiment, une seule subsiste aujourd'hui. Des travaux réalisés entre 1870 et 1877 entraînent le réaménagement intérieur, tandis que la modification de la façade sur rue se limite au remplacement d'anciennes armoiries par des panneaux figurés et la création des deux grandes lucarnes. Devenue propriété de la ville, cette maison abrite actuellement la bibliothèque municipale, et son passage donne accès à un agréable **jardin public**.

L'église Notre-Dame-des-Marais

L'érection de la chapelle Notre-Dame au rang d'église paroissiale en 1366 entraîne l'ouverture d'un chantier de reconstruction de l'édifice. Cependant, retardés par les difficultés liées à la guerre de Cent Ans, les travaux ne débutent véritablement qu'après la fin des troubles, vers 1450. La prospérité économique et l'essor démographique favorisent l'afflux de dons royaux et seigneuriaux relayés

par ceux d'une bourgeoisie montante. Néanmoins, il faut pourtant un siècle et demi pour construire une église dont les dimensions sont hors de proportion avec les besoins d'une population qui n'excède pas mille habitants. Le chantier s'ouvre par la construction de la nef et de la tour dans la seconde moitié du XV^e siècle, et il se poursuit au début du XVI^e siècle par la création d'un chœur à trois chapelles rayonnantes munies de voûtes plates entre 1520 et 1545. L'édifice est finalement

achevé en 1596. Si sa structure est de style gothique, son décor évolue au fil de l'avancement de la construction. La nef et son portail occidental sont ornements d'un décor purement gothique dont la sobriété contraste avec le chœur, conçu à l'image des édifices majeurs avec ses trois niveaux d'élévation contrebutés d'arcs-boutants. Son décor, concentré sur la façade sud tournée vers la ville, est enrichi d'une ornementation de style Renaissance particulièrement foisonnante, mêlant les

évolutions religieuses comme le *Regina Coeli Laetare* et l'*Ave Regina Coelorum* sur le garde-corps, et le répertoire ornemental italien associé aux surprenantes images profanes de Jules César et Cléopâtre. Le caractère exceptionnel de l'édifice est lié à l'émulation entre les donateurs du chantier dont la mémoire est conservée par leurs armoiries sculptées sur les clefs de voûtes ou associées à leur représentation en prière dans les quelques trente-cinq vitraux que compte l'édifice. Définitivement terminée en

1624 par la construction d'une chapelle funéraire rapidement convertie en sacristie, l'église Notre-Dame-des-Marais est représentative du foisonnement intellectuel à la charnière des XV^e et XVI^e siècles. En effet, si le plan et l'élévation de l'édifice restent caractéristiques de l'architecture gothique, le décor inspiré par l'Antiquité illustre remarquablement la Renaissance. Le caractère exceptionnel de l'édifice a suscité son inscription sur la première liste des Monuments Historiques créée

en 1840 par Prosper Mérimée. Depuis, elle fait l'objet de travaux réguliers qui concourent au XIX^e siècle à renforcer son caractère gothique comme le révèle la transformation du portail sud au moment de l'aménagement de la place Carnot. Depuis les années 1990, les campagnes de restauration ont repris à l'initiative de la mairie en partenariat avec l'Etat et les collectivités territoriales.



Fontaine de la place Carnot et église Notre-Dame-des-Marais après la modification du portail sud entre 1843 et 1860. Aquarelle, anonyme.



Maison n°10, rue Carnot, détail du décor sculpté.



Halles Denis Béalet, verrières du rez-de-chaussée, réalisées par Didier Alliou, Vitrail France, 2007.



La place de la Lice et les halles, entre 1914 et 1918. La statue actuelle de Saint Louis ne figure pas dans la niche au-dessus de la baie centrale.



Charpente en chêne des halles, restaurée en 2006-2007.

La fontaine et la rue Carnot

En 1477, une pétition met en évidence l’absence dans la ville d’un point d’eau public permettant l’approvisionnement en eau potable ; la seule source est alors celle de la **Cougère**, située à plusieurs centaines de mètres hors la ville. Cette requête aboutit en 1483 à la création d’une canalisation en plomb et en bois conduisant l’eau de cette source jusqu’au “carrefour” de la ville. Sa création témoigne de la prospérité de la ville de La

Ferté-Bernard qui se dote sous l’impulsion des notables d’équipements publics. L’édicule actuel, constitué d’un bassin octogonal et d’un obélisque en granit diamanté d’Alençon est probablement créé en 1651 aux frais de Robert Hoyau. Dans la rue Carnot, anciennement rue des Porches et rue Notre-Dame, se situe l’ensemble de maisons en pans-de-bois le mieux conservé de la ville. Leurs élévations en encorbellement ont été pour la plupart épargnées par les plans

d’alignement. Ces **maisons** abritent comme jadis des commerces au rez-de-chaussée et des logements dans les étages. Leurs décors sculptés indiquent leur fonction commerciale ancienne. Ainsi **aux n°7 et 10**, la présence de grappes de raisin ou de grotesques encadrant au premier étage un voyageur et une sirène évoque l’activité des tavernes. Le n°10 conserve aussi au troisième niveau le reste d’une représentation de la lapidation de Saint-Etienne.

Les halles, une architecture civile des XV^e et XVI^e siècles, reflet de prospérité

Les premières mentions des halles de la Ferté-Bernard remontent à la fin du XIV^e siècle. Leur création devant l’entrée du château, probablement à l’initiative des seigneurs, est révélatrice du développement de la ville à la fin du Moyen-Age. Le bâtiment actuel résulte de plusieurs phases de travaux dont les deux principales semblent être l’édification de la

charpente actuelle dont témoigne un marché passé en 1477 et la reprise en sous-œuvre des maçonneries de l’édifice en 1536, à l’initiative de Antoinette de Bourbon, veuve de Charles de Lorraine, seigneur de la Ferté. Dès la fin du Moyen-Age, les halles assurent une double fonction, commerciale et judiciaire. Le rez-de-chaussée est dévolu à la vente des toiles, des grains et des viandes et l’étage sert de salle d’audience pour l’exercice de la justice seigneuriale et les assemblées du

conseil des habitants. L’édifice présente un plan simple et une élévation monumentale. Haute de 20 mètres, la façade principale, à deux niveaux, est structurée en trois travées coïncidant avec la division intérieure en trois espaces séparés par des piliers en chêne, soutenant depuis la base de l’édifice une impressionnante charpente visible depuis l’étage. Equipement fonctionnel, les halles ont pour seuls éléments de décor quatre sculptures agrémentant le pignon. La principale est celle

de Saint-Louis, patron des marchands et des hommes de justice, placée dans une niche au décor Renaissance dominant de grandes baies. Le pignon est encadré de crossettes ornementées de deux lions portant autrefois les armoiries de la famille de Lorraine. Enfin, l’extrémité du faîtage est couronnée d’un aigle. Restées propriété de la famille Richelieu sous la Révolution, les halles sont rachetées par la commune en 1810. Si l’étage sert partiellement à l’exercice de la justice de proximité jusqu’en

1976, le rez-de-chaussée n’est plus utilisé pour le marché, d’où le projet d’y établir une salle des fêtes en 1899, usage conservé actuellement. Inscrites en tant que “Monument Historique” en 1973, les halles ont rouvert au public en avril 2008 après une restauration générale de l’édifice pendant trois ans.

L'extension de la ville au XIX^e et XX^e siècles

Randonnée urbaine de 8,35 km (1h40 environ)

Au-delà du cœur historique de la ville, prenez le temps d'une randonnée urbaine. Ce parcours de 8,35 km, balisé en jaune, vous conduira à l'écart des "sentiers battus" pour découvrir des points de vue inattendus sur la ville et vous permettre de comprendre son extension aux XIX^e et XX^e siècles. *Départ place du Général de Gaulle, face au complexe sportif.*

La place du Général de Gaulle

La création de la place du Général de Gaulle remonte à l'urbanisation du **Pré du Château** au cours des décennies 1960-70 sur des terres acquises par la ville dès les années 1930, dans le but initial de créer un aéroport qui ne verra jamais le jour en raison de la guerre. En effet, jusque-là, l'endroit est occupé par de vastes prairies inondables dont le principal intérêt historique est à l'origine de protéger la ville ancienne, à l'ouest, contre les attaques extérieures. Ces prairies permettent aussi le dévelop-

pement de l'élevage, renforcé au XIX^e siècle, notamment par l'essor de l'élevage du cheval percheron.

Le site est urbanisé peu à peu depuis le début des années 1960 avec la création de l'avenue du Sud appelée désormais avenue du Général de Gaulle. *Prenez l'avenue du 8 mai.*

Cet ancien espace agricole est encore occupé, jusqu'à la construction d'immeubles de logements collectifs à partir de 1962, par d'anciennes bergeries reconverties momentanément en

locaux des services techniques de la ville avant d'être englobées dans le lycée. *Tournez à droite pour rejoindre la place Saint-Julien.*

L'ancien hôtel-Dieu

Cette place se forme à la fin du Moyen-Age avec la création d'un faubourg devant la **porte Saint-Julien**, principale porte d'accès à la ville où se développent des activités artisanales, principalement liées à l'utilisation de l'eau de la rivière comme les tanneries. A cet endroit, un hôtel-Dieu*, converti en 2005 en résidence, existe dès le XIII^e siècle. Cet

établissement de charité accueille les plus démunis, enfants trouvés, voyageurs et malades. Son emplacement resté inchangé est à la fois proche mais hors de la ville pour préserver les habitants d'éventuelles maladies contagieuses. Au cours des XIX^e et XX^e siècles, sa fonction est adaptée aux besoins croissants liés à l'augmentation démographique jusqu'à la création du **centre hospitalier** actuel en 1979. Les bâtiments initialement en pans-de-bois et torchis sont reconstruits à plusieurs reprises.

Endommagés au cours du siège de la ville en 1590, ils sont réédifiés en 1602, puis en 1707 au moment de l'arrivée des sœurs hospitalières de Mortagne. Si l'édifice est encore modifié par la suite, il conserve son allure générale sobre et imposante marquée par l'alternance de la brique et de la pierre, caractéristique du savoir-faire du maçon fertois Pierre Pesche. *Passez devant la porte Saint-Julien et allez tout droit, puis tournez à droite pour prendre le Petit Mail.*

Le Petit Mail et la place de la République
Sur le front nord de la ville, un lieu de promenade et de divertissement pour les habitants - le mail - est créé dès le XVIII^e siècle. Au milieu du XIX^e siècle, les aménagements se poursuivent, l'ancien cimetière situé au pied de l'église est définitivement supprimé pour créer une vaste place autour de laquelle des maisons de notables sont construites peu à peu. La place de la République devient le cœur de la ville avec



Prairie du Pré du Château, première moitié du XX^e siècle.



Vue aérienne de la ville, vers 1970. Au premier plan, les immeubles du quartier Saint-Laurent et le lycée Robert Garnier construits au sud-ouest de la ville ancienne dans les années 1960.



L'ancienne chapelle de l'hôtel-Dieu, détruite suite à l'inondation du 21 juin 1889. La nouvelle est construite à l'est du bâtiment, vers 1900.



La place de la République après son réaménagement et la réouverture du canal, en 2000 (réalisation Daniel Chevalier / AMC et Dominique Caire / Feuille à Feuille).



Le Petit Mail et la rue Denfert-Rochereau, première moitié du XX^e siècle, avant son ouverture à la circulation automobile.



L'ancien presbytère construit en 1869 et utilisé en mairie depuis 1907.

La tour des Moulins, place des Grands Moulins.

La tour Lepelletier, reconstruite vers 1480, transformée en pavillon de jardin au XVIII^e siècle et restaurée en 2009.

Vue aérienne de l'ancien couvent des Filles de Notre-Dame. Ensemble divisé, de gauche à droite, entre une résidence, la maison "Collière" et l'école Saint-Jean.

Lucarne du couvent des Filles de Notre-Dame, date portée, 1692.

l'installation de la foire aux poulains et des marchés au milieu du XIX^e siècle. Elle est alors desservie par de larges rues formées par le mail et complétées au nord par la rue Denfert-Rochereau et l'avenue de la République. Cette place donne progressivement, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une physionomie moderne à la petite cité médiévale dont les maisons anciennes sont peu à peu abandonnées aux classes populaires. *Poursuivez votre parcours par le Grand Mail jusqu'à la mairie.*

L'ancien presbytère devenu mairie

En 1869, la ville de La Ferté-Bernard construit un presbytère à l'extrémité du **Grand Mail** à l'intersection de la rue des Fossés ouverte au XVIII^e siècle. Ce bâtiment, à l'élévation sobre et régulière, coiffé d'un toit d'ardoises, s'apparente aux demeures urbaines de l'époque. Après la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905, la commune décide d'y installer la mairie située jusque-là dans la **porte Saint-Julien**. Inaugurée en présence de Joseph Caillaux et Aristide Briand le 13 octobre

1907, la mairie a fait l'objet d'une extension au nord en 1980. *Prenez à droite et rejoignez la Place des Grands Moulins par le haut de la rue Bourgneuf.*

La place des Grands Moulins

Le haut de la rue Bourgneuf, toponyme rappelant son origine médiévale, débouchait sur la **porte Saint-Barthélémy**, seconde porte d'accès à la ville basse depuis le **faubourg Saint-Barthélémy**. Cette porte, mentionnée à la fin du XIV^e siècle sous le nom de porte des

Moulins, devenue inutile et gênante pour l'élargissement de la rue, est détruite vers 1835. La défense de cette porte était complétée de tours de part et d'autre. La **tour Lepelletier**, visible à l'arrière de la rue Viet, est la mieux préservée ; elle doit sa conservation à sa transformation en pavillon de jardin au XVIII^e siècle, d'où sa superstructure à l'allure plus bucolique que défensive. A droite, l'ancienne **tour des Moulins** est perceptible depuis la Place des Grands Moulins malgré son arasement. Le nom de cette place créée

dans les années 1970 conserve le souvenir des Grands Moulins de la ville. D'origine médiévale, ces moulins témoignent des activités industrielles qui se développent très tôt dans les vallées grâce à l'utilisation de la force hydraulique. Moulins à farine seigneuriaux à leur création, ils perdurent au XIX^e siècle et sont alors reconstruits et modernisés. En fonctionnement jusque dans les années d'après-guerre, leur grande silhouette composée de vastes bâtiments à étages marqués par l'usage de la brique industrielle disparaît dans les années 1960

pour donner lieu à la création de la place. *Empruntez les escaliers à l'angle de la place, en haut, tournez à droite jusqu'à la rue des Grands Moulins. Du parking, vous aurez un très beau point de vue sur l'ancien couvent des Filles de Notre-Dame.*

L'ancien couvent des Filles de Notre-Dame

Au XVII^e siècle, La Ferté-Bernard participe au grand mouvement de développement de congrégations religieuses qui s'installent dans les villes. Ainsi, dès 1631, l'implantation d'un

couvent des Filles de Notre-Dame est prévue. Les quelques religieuses venues de La Flèche s'installent d'abord dans des maisons privées avant d'entreprendre la construction d'un vaste couvent conforme à leur mission d'enseignement. Le chantier débute dans les années 1680 par la construction de la **chapelle**, et se poursuit en 1692 par l'élévation d'un vaste bâtiment comprenant des pièces à usages domestiques, des salles communes, un cloître et de nombreuses cellules occupant les deux derniers niveaux de

l'élévation. Les religieuses, ruinées par la banqueroute de Law en 1720, ne peuvent achever leur projet. En 1792, le couvent est vendu comme bien national et divisé. Les bâtiments sont affectés à différents usages et peu à peu transformés, notamment pour les besoins de la gendarmerie et d'une école. Certaines parties sont achetées par des particuliers, à l'image de celle où le Docteur Collière crée une pouponnière dans les années 1930. La chapelle est utilisée par les paroissiens de Cherré après la destruction de leur église, avant d'être



Faubourg des Guillotières, décor sculpté, réemploi probable du XVI^e siècle.



Ruelle desservant les lotties entre le Pré Belard et la rue Gambetta.



Site du couvent des Récollets, Fonderie Fatz, intérieur des bâtiments avec les ouvriers préparant les moules, première moitié du XX^e siècle.



Centre de Secours, 2000 (Agence Barré-Lambot, Nantes). La tour de manœuvre et de séchage, et la remise à véhicules.



Centre de Secours. L'élévation donnant sur la route de Vibraye ; conçu en béton brut, le bâtiment a été peint peu de temps après sa construction.

désaffectée dans la première décennie du XX^e siècle. Utilisée comme garage, elle apparaît aujourd’hui très dégradée ; toutefois son élévation et ses grandes ouvertures en plein cintre laissent encore deviner sa fonction primitive. De même, le bâtiment principal reste lisible malgré les divisions. Son élévation soignée présente, comme l’ancien hôtel-Dieu, l’alternance briques et pierres, signature de la famille de maçons fertois Pesche, intervenue sur de nombreux bâtiments à La Ferté et dans les environs à l’image du prieuré de Tuffé.

Empruntez sur une centaine de mètres, la rue du Pré Belard, puis prendre une ruelle sur la gauche, ensuite tournez deux fois à droite. Vous traversez le lotissement créé à l’ouest de la route du Mans en 1555. L’espace est alors divisé en douze lots de forme allongée, desservis et limités par des allées descendant du pré Belard, et formant le **faubourg des Guillotières**. Si le parcellaire actuel conserve son aspect d’origine, les maisons construites au fil du temps sont pour la plupart très remaniées. Néanmoins, peu avant de

déboucher sur la rue Gambetta au n° 44, vous verrez un **bas-relief** en pierre calcaire réemployé dans le pignon d’un bâtiment annexe ; de même la maison bordant la route du Mans conserve son volume et des percements anciens. *Traversez la rue Gambetta par le passage piéton et montez la rue de la Cougère.*

La rue de la Cougère
Vous êtes désormais dans le champ de la Cougère qui forme la partie la plus ancienne du faubourg des Guillotières divisé en six carrés en 1534. C’est

également le lieu de la source de la Cougère, où les Fertois s’approvisionnent en eau jusqu’à ce qu’on installe une canalisation à la fin du XV^e siècle pour alimenter la fontaine de la place Carnot. En haut de la rue, vous pourrez admirer la vue sur la ville et découvrir son emprise actuelle dans la vallée de l’Huisne.

Le site du Couvent des Récollets
Vous vous trouvez désormais à la limite de l’extension de La Ferté à l’est au cours du XVII^e siècle, sur la partie du territoire

de Cherré annexée en 1889. Excentré, l’endroit est d’abord choisi pour établir un nouveau cimetière afin de pallier l’insuffisance de celui jouxtant l’église Notre-Dame-des-Marais au XVI^e siècle. Puis, le couvent des Récollets fondé en 1602 s’installe au sommet de la colline. Détruit peu de temps après la Révolution, il est remplacé au début du XIX^e siècle par une maison bourgeoise visible à l’extrémité d’une allée de tilleuls. *Tournez à droite pour emprunter la rue Faidherbe et rejoindre l’avenue Pierre Brûlé.*

Vous apercevez alors le rond-point reliant la périphérie sud-est de la ville à la route de Vibraye (D1).

L’ancienne fonderie Fatz
En 1919, dans le cadre de la décentralisation industrielle, le vaste site des Récollets apparaît propice à l’implantation d’une fonderie ardennaise. Employant trois cents ouvriers en 1969 à la production de bâtis pour machines-outils, la **fonderie Fatz**, comme d’autres dans la région, connaît des difficultés dans les années 1970 avant de fermer définitivement ses portes

en 1984. De vastes hangars témoignent encore de cette intense activité industrielle aux limites de la ville.

Cet espace à vocation agricole jusqu’à la fin du XX^e siècle est en cours d’urbanisation pour répondre aux besoins de services publics désormais organisés non plus à l’échelle de la ville mais à celle d’un bassin de vie d’un peu plus de 26 000 habitants. Cette transformation débute, en 2000, par la construction des casernes de gendarmerie et de pompiers. L’implantation du **Centre de secours**, réalisé par l’agence

d’architecture nantaise Barré-Lambot, marque particulièrement l’espace. La sobriété des matériaux, la simplicité des formes soulignées par des lignes épurées permettent une adaptation parfaite au relief accentué du site, tout en faisant de sa tour ajourée un signal fort à l’entrée de la ville. Cette architecture contemporaine qualifie remarquablement cet espace de transition. Elle symbolise l’ouverture de la ville sur la campagne environnante au début du XXI^e siècle.



Lotissement de L'Argenterie, maisons de la rue Juliot Curie.

L'avenue de Verdun sur l'axe de la RD 323 reliant Paris à Nantes, vers 1915. La maison du Closeau, actuellement propriété de la ville et siège du Pays du Perche Sarthois, appartenait à la famille Richard, industriels du moulin à tan.

Le moulin des Calots, dessin de Léopold Charles (selon Denis Béalet), vers 1860. Attesté en 1500, il est reconstruit au XIX^e siècle et transformé en cartonnerie de 1932 à 1976.

Les jardins familiaux et le moulin des Calots. Actuellement, deux cents parcelles sont cultivées par des jardiniers de tous âges et de toutes conditions sociales.

Poursuivez ensuite par le lotissement de l'Argenterie. Pour ce faire, traversez la rue au niveau du rond-point et empruntez la rue Pesche avant de tourner à gauche et de cheminer par la rue Juliot Curie pour rejoindre la rue de Chateaudun.

Le lotissement de l'Argenterie

Favorisé par la loi instituant les logements économiques et familiaux (Logeco) en 1953, ce lotissement de soixante maisons est décidé en 1962 dans le but de permettre l'accès à la

propriété des personnes aux revenus modestes. Ces maisons, réalisées par une entreprise coopérative, répondent au besoin de logements de la ville de La Ferté-Bernard et plus particulièrement à ceux générés par l'arrivée d'une main-d'œuvre extérieure au sein de l'industrie en plein essor. Elles offrent alors un niveau de confort non négligeable à l'époque. *Rue de Chateaudun, faites quelques mètres sur la droite puis traversez le lotissement des Fourneaux par la rue Robert Gouin. A proximité des jardins*

familiaux, tournez à droite pour longer l'arrière du quartier résidentiel "d'Orléans" puis l'hôpital.

Les jardins familiaux de La Ferté-Bernard

Les jardins familiaux se développent à partir de la fin du XIX^e siècle à l'initiative de l'Abbé Lemire dans le nord de la France ; ils ont pour but de permettre à une population ouvrière le plus souvent d'origine agricole de poursuivre le travail de la terre et de procurer à la famille une partie de son alimentation. Ces jardins

occupent un ensemble de parcelles appartenant souvent à l'origine à des industriels ou comme ici à des communes. En effet, fondée en 1938, la section fertoise de l'association "Le Jardinier Sarthois" gère ce site complémentaire à celui des **Calots**.

L'hôpital Paul Chapron

Le projet d'un nouvel hôpital, destiné à remplacer celui situé dans l'ancien hôtel-Dieu, est envisagé dès 1963. Cependant, sa construction n'est effective qu'au début du mandat de Pierre Coutable, en 1975, sur

l'avenue Pierre Brulé récemment percée. Du nom de Paul Chapron, ancien maire, ce nouveau Centre Hospitalier est inauguré le 22 mars 1979. Les résidences du **quartier d'Orléans** voisin sont achevées la même année.

Poursuivant votre parcours, vous franchirez la passerelle sur le ruisseau de Saint-Symphorien et profiterez d'un cadre champêtre aux portes de la ville. Arrivé avenue de Verdun, tournez à droite pour rejoindre à votre gauche le chemin de Bellevue ; arrivé rue de la

Barque, remontez la rue et rejoignez le moulin puis les jardins des Calots.

L'ancien moulin des Calots

La ville de La Ferté s'étend à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle au nord, sur l'espace gagné sur le territoire de Cherreau (quartier de la Fosse Fondue). Elle gagne ainsi des espaces essentiellement dévolus aux activités agricoles, principalement à l'élevage développé peu à peu au sein de prairies naturelles bordant l'Huisne.

La rivière a toutefois de longue date permis d'installer des moulins, principalement à blé comme celui des Calots, reconverti en cartonnerie de 1932 à 1976, avant sa transformation actuelle en résidence.

Les jardins familiaux et le verger conservatoire des Calots

Sur une île située à la confluence de l'Huisne et de la Même dépendant anciennement de la paroisse de Souvigné-sur-Même, à quelques centaines de mètres du cœur historique, s'étend un vaste espace de

jardins familiaux. Chassés du site du Gaillon, puis du Pré du Château, par l'urbanisation dans les années 1960-70, les jardins familiaux sont répartis dans différents endroits à la périphérie de la ville avant de s'installer durablement aux Calots. Sur un espace de plus de 8 hectares, trois cents jardins familiaux, conçus par le paysagiste Jean-Louis Bernard, sont ouverts en 1983. Prévu initialement comme un lieu de jardinage, de rencontre et de



Avenue Georges Desnos, créée suite à l'inondation du 22 novembre 1930 qui restera la crue la plus importante du **XX^e** siècle à La Ferté-Bernard.

Avenue de la République, première moitié du **XX^e** siècle. On aperçoit à l'arrière-plan la gare de tramway.

Saint-Antoine-de-Rochefort, ruelle de La Fontaine.

Saint-Antoine-de-Rochefort, rue Victor Hugo, première moitié du **XX^e** siècle.

Saint-Antoine-de-Rochefort, église Saint-Antoine.

détente, l'aménagement du site n'a pas été réalisé en totalité, et son plan quelque peu modifié. Cependant, ses accès et ses circulations en font un lieu privilégié entre ville et campagne.

Ce site est désormais complété par un verger conservatoire en cours de création, en partenariat entre la ville et l'association des Croqueurs de Pommes qui a pour but de sauvegarder et diffuser les anciennes variétés de fruits. *Empruntez la passerelle située au sud-est pour rejoindre l'avenue Georges Desnos, et*

tournez à droite jusqu'au croisement de la Rue Robert Surmont.

L'avenue Georges Desnos

Cette avenue est créée dans les années trente à l'initiative de Georges Desnos, maire radical-socialiste de La Ferté-Bernard de 1910 à 1941. Ce projet répond à une double préoccupation. En effet, cette avenue est formée par la création d'une digue dans le but de lutter contre les inondations liées aux crues fréquentes de l'Huisne et de la Môme. De plus, dans le

contexte de crise économique, ce vaste chantier procure du travail aux chômeurs de la ville. Les considérations sociales de Georges Desnos l'amènent également à créer dans les années 1920 la société des H.B.M., qui permet de construire des lotissements de maisons ouvrières comme celui de la Rue Robert Surmont, pour offrir aux habitants modestes de la ville de meilleures conditions de logement que celles qu'ils connaissent dans les maisons

anciennes du centre ville, qualifiées de "taudis". *Au bout de la rue Robert Surmont, prenez à droite et coupez l'avenue de la République pour prendre la ruelle de la Fontaine.*

L'avenue de la République

Elle est percée au milieu du **XIX^e** siècle pour doubler l'ancienne rue, actuelle rue du 4 septembre, reliant la Ferté-Bernard vers Mamers par le bourg de Saint-Antoine-de-Rochefort. En effet, cet axe ancien devient insuffisant avec

l'essor des échanges accentué par la création, en 1854, de la gare au sud-ouest du bourg, sur la ligne Paris-Brest. Cette large voie au tracé rectiligne est urbanisée peu à peu entre la fin du **XIX^e** et le début du **XX^e** siècle, principalement par des maisons individuelles et par l'ancienne cidrerie Legoût sur la Môme. *La ruelle de la Fontaine vous entraîne au cœur de l'ancien village de Saint-Antoine-de-Rochefort.* Initialement développé sur le territoire de Cherré, **Saint-Antoine-de-Rochefort** est érigé en paroisse en 1527. Cette date

scelle le début de la transformation de la chapelle fondée à l'initiative de Jean Croupet vers 1366-1380 au cœur de cette petite agglomération.

L'église Saint-Antoine-de-Rochefort, Place Victor Hugo

L'édifice actuel correspond à l'église construite à la fin du **XIV^e** siècle. Néanmoins, l'élévation porte la marque d'interventions multiples au **XVI^e** siècle dans le style gothique tardif, notamment suite à sa détérioration lors du

siège de la ville de La Ferté en 1590 puis au **XIX^e** siècle. En effet, une importante campagne de travaux est achevée en 1873 ; elle vise la réfection extérieure et intérieure et permet la création de huit verrières archéologiques témoignant du renouveau de l'art du vitrail en Sarthe au **XIX^e** siècle.

*Empruntez ensuite la rue Victor Hugo sur quelques dizaines de mètres puis tournez à droite à proximité d'une imposante maison du **XVI^e** siècle.* Son importance et sa porte cochère signalent une ancienne auberge

implantée à mi-chemin entre Saint-Antoine et La Ferté-Bernard. Sa façade actuelle date du **XVIII^e** siècle. *Prenez la Rue G. Thoreau, puis traversez le quartier Saint-Laurent jusqu'à l'avenue du Général de Gaulle.*

Le quartier du Saint-Laurent

Il est réalisé à partir des années 1965 suite à l'acquisition par la ville des terres de l'ancienne ferme Saint-Laurent en 1964. Il résulte d'une demande croissante de logements à La



Quartier du Saint-Laurent, immeubles créés à partir de 1965 et rénovés en 2000.



Vue aérienne avec au premier plan les immeubles du Pré du Château construits vers 1965.



Le lycée Robert Garnier et le rond-point de l'avenue de Gaulle. Le jet d'eau est le trait d'union entre la ville ancienne marquée par les canaux et le plan d'eau.



Complexe culturel Athéna, 1994, vue générale depuis la place de Gaulle (architecte Gaëlle Peneau, Nantes).



Complexe culturel Athéna, élévation postérieure, détail. A l'arrière-plan, la salle Olympe (architecte Denis Kopp, Ermo, 1996).

Ferté-Bernard en lien avec le développement de l'entreprise Souriau. L'architecte Guy Barbé associé au fertois Gaubert conçoit un projet de 540 logements collectifs répartis entre F3, F4 et F5 et pavillons individuels. La construction des immeubles s'échelonne jusqu'en 1974, elle concerne des bâtiments comprenant entre 4 et 10 étages. Ces immeubles sont réalisés par l'entreprise J.S.R. (Jangot-Sonebec réunis) selon le procédé préfabriqué Foulquier largement utilisé dans les programmes de logements collectifs de l'époque. Les

travaux se poursuivent jusqu'au début des années 1980 par la construction des maisons situées au sud de l'avenue. Le quartier Saint-Laurent prévoit dès l'origine non seulement un programme de logements mais aussi des accès piétonniers et routiers, des espaces collectifs comme des aires de jeux, des services publics et des lieux de détente et de promenade. Le centre socio-culturel et l'espace commercial envisagés au départ ne sont pas perçus comme utiles compte tenu de l'intégration du Saint-Laurent à la ville et aux

services existant à Saint-Antoine ou dans le centre ville ; en revanche une école maternelle est construite en 1977. Cette conception d'ensemble a assuré la réussite de ce quartier dont les immeubles collectifs ont été réhabilités par le cabinet d'architecture IDEA et le bureau d'études ECTS de 1997 à 1999. *Suivre à gauche l'avenue du Général de Gaulle, franchir la Mème et rejoindre la place du Général de Gaulle. Vous verrez sur votre gauche le lycée Robert Garnier.*

Le lycée Robert Garnier

Décidé par la ville en 1961, il est conçu par Guy Barbé, architecte parisien originaire de la Ferté-Bernard. Cet établissement scolaire comprenant un lycée d'enseignement général et un lycée technique est terminé en 1967. Il tire son nom du poète et dramaturge de la Renaissance, Robert Garnier, né à La Ferté-Bernard en 1545 et mort au Mans en 1590. Prévu pour 1180 élèves, dans un contexte de forte croissance de la ville, il en accueille désormais 1300 venant du secteur de La Ferté-Bernard et des cantons

voisins. Son architecture imposante reposant sur une structure en béton complétée de façades planes et rectilignes affiche l'ambition de démocratisation scolaire de l'époque. En face, la **salle de sports Gérard Dutertre** rénovée en 2006 par l'agence d'architecture A3dess fait partie du même programme ; le bâtiment du marché-fermier y est accolé depuis 2004.

Entre-temps, à l'initiative de Pierre Coutable, maire de 1975 à 2008, la ville ne cesse d'améliorer ses installations

sportives et culturelles avec la construction du COSEC - **Centre Maurice Loiseau** - comprenant un espace d'hébergement et de restauration associé à une salle de gymnastique et un espace polyvalent en 1978, l'année où la ville ouvre sa piscine couverte. A ces équipements devenus insuffisants s'ajoutent au début des années 1990 de nouvelles infrastructures avec la création de la **salle de Sports Olympe** en 1996 et surtout du **Centre Culturel Athéna**, équipement polyvalent ouvert en 1994 comprenant

notamment un théâtre de 424 places. Réalisée par l'architecte nantaise Gaëlle Peneau, la salle Athéna à l'architecture monumentale et simple assure admirablement la transition entre le cœur ancien de la ville et les nouveaux espaces aux fonctions diverses. Constituée de bardages clairs et de lignes courbes prolongées par la matérialisation des cheminements d'accès, Athéna exprime la volonté de faire de ce site un espace d'échange et un lieu de rayonnement culturel de la ville.

Ce secteur combinant espaces verts et bâtiments contemporains affirme le caractère XX^e siècle de ce quartier et témoigne des choix de développement et du pari de la modernité engagé par la ville.

Terminez au **mail de la Liberté**, version moderne du mail du XVIII^e siècle, témoin de l'ouverture de la ville au nord. Celui-ci, créé au début des années 1990, a ouvert la voie au développement de la ville vers le sud et aux activités de loisirs par la création du plan d'eau en 1985.



PARCOURS 2
L'EXTENSION DE LA VILLE
AU XIX^E ET XX^E SIÈCLES

- 1 Hôtel-Dieu
- 2 Porte Saint-Julien
- 3 Mairie
- 4 Tour Lepelletier
- 5 Tour des Moulins
- 6 Couvent des Filles de Notre-Dame
- 7 Bas-relief, maison N°44
- 8 Ancienne fonderie
- 9 Centre de secours
- 10 Lotissement de l'Argenterie
- 11 Jardins familiaux
- 12 Hôpital
- 13 Moulin des Calots
- 14 Jardins familiaux des Calots
- 15 Eglise Saint-Antoine
- 16 Maison XVI^e-XVIII^e
- 17 Immeubles du quartier Saint-Laurent
- 18 Lycée Robert Garnier
- 19 Salle Gérard Dutertre
- 20 Centre Maurice Loiseau
- 21 Salle Olympe
- 22 Complexe culturel Athéna

 Centre historique

Lexique

Art Nouveau : mouvement artistique actif à partir de la fin du XIX^e siècle en Europe, notamment en architecture. Il utilise des formes parfois complexes inspirées du monde végétal et proscrit la ligne droite et l'angle.

Boulevard : fortification extérieure adaptée à l'artillerie, constituée par un terre-plein en avant des remparts. Par extension, large voie, souvent plantée d'arbres, faisant le tour d'une ville.

Canonnière : ouverture de tir de forme souvent circulaire permettant le passage d'une arme à feu, la canonnière apparaît à la faveur du développement de l'artillerie au cours des XV^e et XVI^e siècles.

Castellum : terme latin signifiant fortification.

Chemin de ronde : chemin de circulation au sommet d'un mur fortifié.

Courtine : portion de mur d'une fortification comprise entre les tours.

Créneau : échancrure rectangulaire pratiquée au sommet du mur (parapet) pour permettre le tir.

Herse : grille de bois ou de fer coulissant dans une rainure, elle sert à renforcer la défense de la porte d'un château ou d'une enceinte urbaine.

Hôtel-Dieu : au Moyen-Age, nom donné à l'hôpital géré par des religieux. Il accueille des malades mais aussi des pauvres ou des pèlerins.

Hôtel particulier : vaste et confortable résidence urbaine.

Lice : espace intermédiaire compris entre l'enceinte du château et la basse-cour, utilisé pour les exercices militaires.

Mâchicoulis : galerie de pierre surplombant les murs d'une fortification. Partiellement ajourée à sa base, elle permet le jet vertical de projectiles sur les assaillants.

Mail : marteau utilisé dans le jeu de maillet, en vogue du XVII^e au XVIII^e siècle. Par extension, allée plantée d'arbres servant de promenade publique et de terrain de jeu de maillet au moment de leur création.

Octroi : lieu de perception des taxes sur les marchandises que certaines villes étaient autorisées à percevoir sous l'Ancien Régime.

Oratoire : lieu destiné à la prière.

Crédits photographiques
© Archives Départementales de la Sarthe : p. 2 / 3, n° 1 (PC/133/012, E dév.); p. 12 / 13, n° 5 (Fonds d'Elbenne, carnets de Robert Charles, 7 F 79).
© Collection André Bouton : p. 2/3, n° 2 (dans André Pioget, *Le Fertois aux XVII^e et XVIII^e siècles. Histoire économique et sociale*. Le Mans, Imp. Monnoyer, 1973).
© B.N.F. Gallica : p. 4/5, n° 3.
© Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine : p. 12 / 13, n° 3 ; p. 14 / 15, n° 3.
© Ville du Mans, Médiathèque Louis Aragon : couverture et p. 10/11, n° 1. Lithographie de Saint-Elme-Champ, 1826, publiée avec Charles J. Richelet, dans *Voyage pittoresque dans le département de La Sarthe*, Paris, 1829.
© Philippe Ruault : p. 22/23, n° 4-5.
© Denis et Marc Béalet (*Mémoire en Images, La Ferté-Bernard*, Alan Sutton, 1996) : p. 24/25, n° 3.
© Maxence Augustin : p. 14 / 15, n° 4.
© Alain Barbier, architecte du patrimoine : p. 20 / 21, n° 5.
© Yves Royer, mairie de La Ferté-Bernard : couverture, p. 8 / 9, n° 5 ; p. 10 / 11, n° 2, 6 ; p. 12 / 13, n° 2, 4 ; p. 14 / 15, n° 2 ; p. 18/19, n° 4.
Sauf mention contraire, photographies Perche Sarthois. Cartes postales anciennes, collections privées.

Principales sources de documentation
Archives municipales de La Ferté-Bernard. Ministère de la Culture, *Inventaire topographique du canton de La Ferté-Bernard*, Imprimerie nationale, 1983. Denis et Marc Béalet, *Mémoire en Images, La Ferté-Bernard*, Alan Sutton, 1996. Ouvr. Coll. / Société du Pays Fertois, *La Ferté-Bernard d'hier à aujourd'hui*, La Ferté-Bernard, 1999.

Remerciements
Mme Béalet, Nathalie Touboulic, Raymond Cadiou, René Jouanneaux.

Document édité par le Syndicat mixte du Pays du Perche Sarthois, à 7000 exemplaires, sur papier issu de forêts gérées durablement, certifiées PEFC.

Rédaction
Sylvie Lemercier, relecture Julien Hardy.

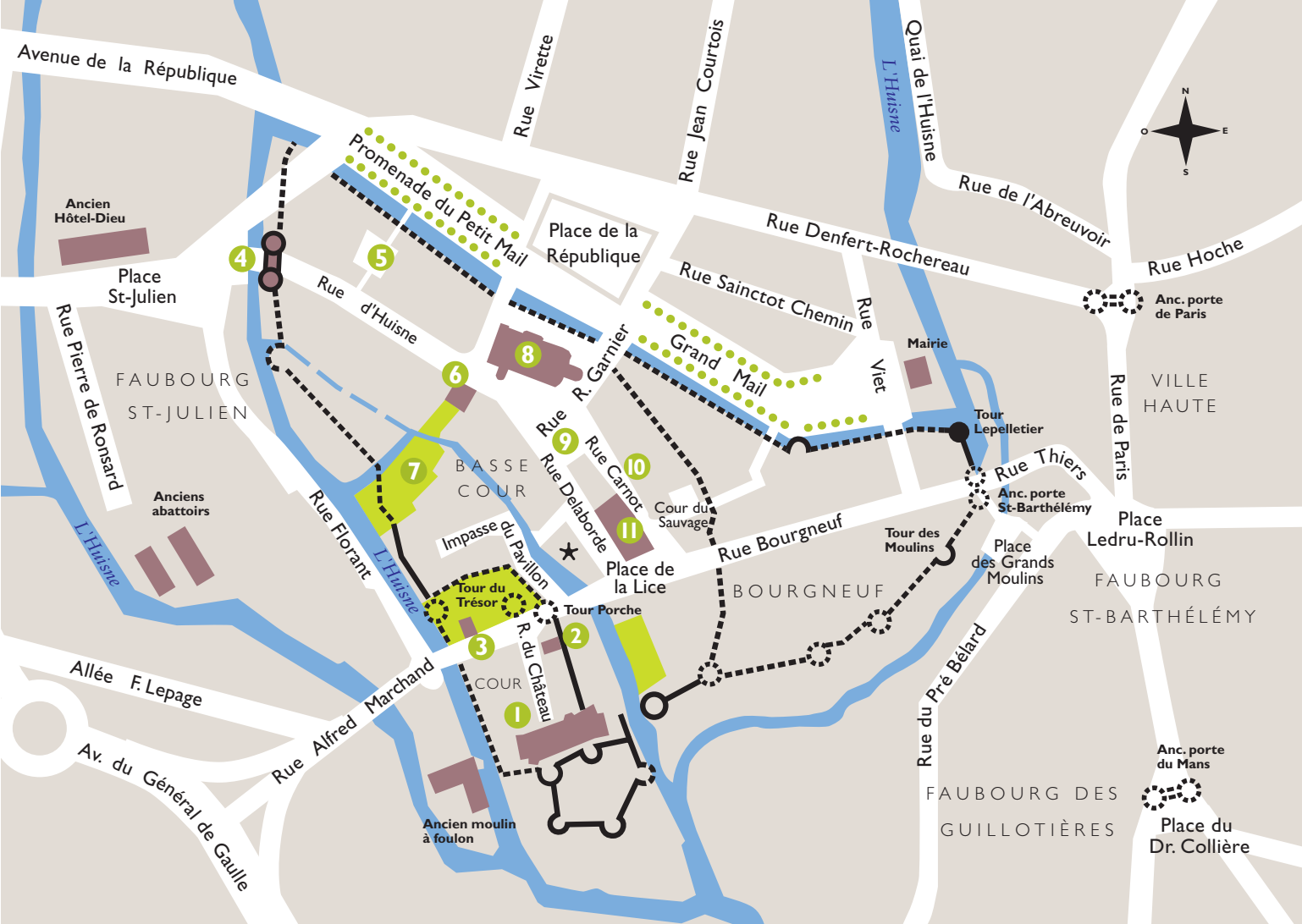
Itinéraire balisé
Grégory Pottier, Yves Riou.

Conception graphique
LM communiquer.

Réalisation Teatime ~ 06 72 66 49 71

Impression La Fertoise

Dépôt légal juin 2009.



PARCOURS 1 LE CENTRE ANCIEN

- | | | |
|------------------------------------|---------------------------|---------------------------|
| 1 Château | 5 Cour de la Chaussumerie | 9 Fontaine |
| 2 Chapelle St-Lyphard | 6 Hôtel Courtin de Torsay | 10 Maisons à pans de bois |
| 3 Maison de style néo-régionaliste | 7 Jardin public | 11 Halles Denis Béalet |
| 4 Porte Saint-Julien | 8 Notre-Dame des Marais | |

- Enceinte encore visible
- Enceinte non conservée
- Site de l'ancien marché couvert des années 1930

Les quartiers et faubourgs sont mentionnés sur ce plan dans leur appellation d'origine.

Laissez-vous conter **Le Pays du Perche Sarthois,** Pays d'art et d'histoire...

Pour enrichir votre découverte, le Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois et ses guides-conférenciers, en partenariat avec les offices de tourisme vous proposent des animations parmi lesquelles des visites-découvertes de la ville de La Ferté-Bernard et des communes du Pays, du printemps à l'automne pour le public individuel et toute l'année pour les groupes.

Le Pays d'art et d'histoire, c'est également un service éducatif

A destination des scolaires, de la maternelle à la terminale. Il propose des parcours, des ateliers, des journées et des classes du patrimoine pour une approche sensible et active du patrimoine, de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage.

Le Pays du Perche Sarthois appartient au **réseau national** des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'architecture et du patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités territoriales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine et la qualité des animations proposées.

Aujourd'hui un réseau de 140 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

Sur les 86 communes que comprend le territoire du Perche Sarthois, seulement 62 bénéficient du label VPah. Les communautés de communes du Pays Bilurien et du Pays des Brières et du Gesnois, ainsi que la commune de Beaufay, ne sont pas intégrées au Pays d'art et d'histoire ; nous travaillons à ce qu'elles le soient prochainement.



A proximité,

Le Mans, Le Pays Vallée du Loir, Vendôme, Laval, Le Pays Coëvrons-Mayenne, Angers, Tours, Nantes, Guérande, Fontenay-le-Comte, bénéficient de l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire.

Informations pratiques

Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois

24 Avenue de Verdun, BP 90100,
72 404 La Ferté-Bernard cedex
02 43 60 72 77
perche-sarthois@orange.fr
www.perche-sarthois.fr

Office de tourisme de La Ferté-Bernard

15 place de La Lice,
72400 La Ferté-Bernard
02 43 71 21 21
ot.la.ferte-bernard@club-internet.fr
www.la-ferte-bernard.com/tourisme.htm



La Ferté-Bernard, parcours de découverte...

Ce document est une invitation à la promenade en ville. Il a pour but de permettre la découverte de La Ferté-Bernard sous ses multiples facettes. Ainsi, que vous soyez touriste ou habitant de longue date, ce document est fait pour vous.

Une introduction historique resitue d’abord le contexte de création de la ville avant d’aborder son évolution chronologique et spatiale.

Puis un premier parcours de 1,5 km, soit environ 45 mn de marche dans le centre historique, vous permettra d’apprécier les édifices emblématiques de La Ferté-Bernard et de comprendre leurs origines.

Ensuite, parce que l’intérêt de la ville ne s’arrête pas aux monuments les plus prestigieux, une balade de 8,35 km, soit environ 1h40 mn de marche vous invitera à découvrir l’urbanisme de la ville jusqu’à nos jours et le développement de ses quartiers, entre ville et campagne.

[Car] je l’ai vue s’éveiller, je l’ai vue recueillir la
lumière verte des jardins ouvriers
Elle est là, translucide, toujours présente.
Elle est partout comme un rêve inachevé

ALAIN BOUVIER / Seul le cœur, La Ferté-Bernard, 1999